

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p 50432/1986, 17 6

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706-1986)

NOUVELLE SERIE

TOME 17 - 1986

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1986

Séance du 24 novembre 1986*RÉCEPTION du Professeur Michel HENRY**ÉLOGE du Professeur Paul VICAIRE*

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Mes chers Confrères,

Madame,

Mesdames,

Messieurs,

C'est un double honneur qui m'est fait aujourd'hui, celui, que je dois à votre bienveillance, d'être admis dans votre éminente Académie, celui aussi de prononcer l'éloge de Paul Vicaire. Cette dernière tâche est difficile parce que Paul Vicaire fut un homme secret. C'est pourquoi je voudrais exprimer mes remerciements à ceux qui m'ont permis malgré tout d'entrevoir la personnalité complexe d'un être qui se tint toujours un peu en retrait du monde. Cette gratitude va tout d'abord à sa femme qui, outre les entretiens qu'elle a eu la bonté de m'accorder, m'a communiqué de nombreux documents, en particulier des fragments entiers du Journal que Paul Vicaire tint une grande partie de sa vie. Ma reconnaissance s'adresse aussi à ceux de ses amis qui l'ont connu mieux que moi et dont les souvenirs m'ont été précieux.

Paul Vicaire est né le 15 octobre 1913 à Saujon, un village de Charente-Maritime. Ses parents étaient des instituteurs ruraux. Sa mère, originaire des Deux-Sèvres, appartenait à une famille protestante aux fortes traditions et restée fidèle au même coin de terroir depuis le 18^e siècle. Cette double influence d'un milieu enseignant alors imprégné par les idéaux laïques de la III^e République d'une part, du protestantisme de

l'autre, marqua d'autant plus fortement Paul Vicaire qu'à bien des égards c'était la même, celle d'une morale sévère à laquelle le philosophe allemand Kant avait donné une formulation rigoureuse. Or la pensée de Kant, introduite en France après la guerre de 70 par Lachelier, allait fournir à l'Université française la morale et les idéaux qu'elle propagea, par ses instituteurs notamment, jusqu'aux années 60 — après quoi il n'y eut plus, sinon de morale, du moins d'enseignement de la morale, mais ce qu'on a appelé une société permissive. C'est peut-être la raison pour laquelle Paul Vicaire se sentit si étranger aux événements qui secouèrent l'Université voici bientôt vingt ans, les considérant sans hostilité et même sans ironie, mais comme ce qui emportait le monde où il vivait, chaque jour un peu plus loin de ce qu'il aimait. Ce qui se défaisait à ses yeux, c'était ce en quoi il a, quant à lui, continué à croire, à savoir l'idée kantienne et protestante d'un homme autonome, se déterminant en fonction de ce que lui dicte sa conscience, c'est-à-dire d'une loi, la loi morale, mais qu'il a lui-même posée en tant que sujet rationnel et libre. Cette volonté de penser par soi-même et d'agir en fonction de ce qu'on pense, Paul Vicaire l'étendra à tous les domaines de son activité, à l'activité intellectuelle à laquelle il va consacrer sa vie. C'est cette passion de la pensée libre qui explique, je crois, ses réserves ou pour mieux dire son aversion à l'égard de toute forme de prosélytisme, qu'il soit politique, voire religieux — et, sur le plan de sa recherche, son esprit critique, son scepticisme devant tant de modes qui traversèrent l'intelligentsia de ce pays et dont aujourd'hui déjà, en effet, il ne reste plus grand chose. Une autre idée, prise à cette éthique d'inspiration kantienne et qui joua un rôle considérable dans la vie de Paul Vicaire, c'est celle du respect. Car s'il revendiqua toujours le droit de penser par lui-même ou mieux d'être lui-même, il ne reconnut pas seulement aux autres ce même droit, il attendait qu'ils y conforment leur conduite, il le souhaitait au moment même où, par respect pour eux, il s'efforçait de ne les influencer d'aucune manière. A ses collègues ou à ses proches qui avaient choisi les grands engagements collectifs caractéristiques de ce temps, il ne manifesta jamais son désaccord ni sa désapprobation, il ne retira pas son amitié.

Paul Vicaire n'a pas aimé que la morale kantienne, il a d'abord aimé le pays où il est né et où il a passé ses années d'enfance, il l'a aimé profondément au point que cette expérience qui fut celle, je crois, d'un grand bonheur, a marqué toute sa vie et que, d'une certaine façon, Paul Vicaire n'a jamais quitté sa Saintonge natale. Je veux dire que, où qu'il soit allé et quoi qu'il ait fait, le souvenir des paysages de Charente, de ces chemins qu'il a parcourus en tous sens, de sa lumière voilée, va habiter en lui — non pas seulement à la manière d'un souvenir à proprement parler, d'une image agréable, mais plutôt comme un mode de vie. Partir se promener, marcher, courir —

Paul Vicaire allait devenir champion régional universitaire de course à pied — ce sera toujours pour lui retourner à ce lieu où il a rendez-vous avec la plénitude de l'être, où il a connu spontanément, dans l'immédiateté de la vie enfantine, cet accomplissement de soi, des pouvoirs de son corps, de la sensibilité qui s'appelle en effet le bonheur.

Si j'essaie en tant que philosophe de conceptualiser cette expérience de la nature qui fut intensément celle de Paul Vicaire et de comprendre pourquoi elle peut apporter une joie si complète, j'en viens à l'idée qu'en elle nous expérimentons avec le monde une convenance si simple et cependant si essentielle que même les soucis de l'existence affairée qui nous projettent toujours ailleurs que là où nous sommes, ne nous la feront jamais tout à fait oublier. C'est la convenance qu'il y a entre notre capacité de voir par exemple et ce qui est vu, c'est-à-dire justement la nature, ces champs et ces taillis doucement éclairés de la Saintonge, entre notre capacité d'entendre et ce que nous entendons, le bruissement du vent ou de la mer au loin, entre les forces que nous sentons grandir en nous et ce sol de la Terre sur lequel nous nous tenons, bien campés sur nos deux jambes solides, aspirant l'air du large. C'est d'abord, dis-je, c'est la convenance entre les puissances subjectives de notre être et une nature qui s'y ajuste parfaitement comme son correspondant exact. Cette correspondance définit une mesure commune, qui nous fait dire que l'homme est la mesure de toute chose, non point à la manière d'un Maître orgueilleux et dominateur mais plutôt comme celui qui cherche sa mesure auprès d'elle, qui se conforme à la nature et cherche à y conformer sa conduite, de façon à ressentir plus vivement en lui cet accord bienheureux dont nous parlons. Si Paul Vicaire a tant aimé la Saintonge c'est parce qu'elle lui a offert le spectacle d'une nature à la mesure de l'homme, parce qu'elle lui a suggéré, par l'entremise du plaisir immédiat de la sensibilité, cette idée de la mesure qui va déterminer son humanisme et ses recherches futures. Car il y a au moins un pays au monde où la beauté des formes, les proportions, la lumière s'accordent à l'œil et à l'esprit des humains pour faire naître en eux depuis toujours l'émotion heureuse de la convenance et de la mesure et pour faire de celle-ci l'oracle du dieu : c'est, bien sûr, la Grèce.

En Saintonge chaque chemin conduit à une église romane. Merveilleuses églises : il suffit que le regard suive la courbe parfaite de leurs arcs pour qu'il veuille voir davantage, et que s'accroissent en lui les puissances de la vie. Paul Vicaire les a visitées et revisitées indéfiniment. Il ne manquait jamais une occasion d'y revenir. Si, quand il était loin de son pays, un ami organisait une projection de diapositives consacrées à l'art saintongeais ou poitevin, il s'y précipitait, contemplant sans se lasser ce qu'il connaissait par cœur. Grands ou petits, ces sanctuaires ont véritablement hanté son esprit. Au point qu'il a voulu y consacrer sa vie de chercheur, devenir un spécialiste de l'art roman.

L'art roman, la Grèce probablement, la nature, oui la Saintonge a beaucoup donné à Paul Vicaire. A maintes reprises il l'a décrite dans son Journal. Permettez-moi de lire ces trop brefs extraits :

Au cahier 21, à la date du 1^{er} octobre 1960 : «Dernier regard au vieil Océan. Vent frais, ciel clair, quelques nuées seulement — dont la pâle blondeur se reflète sur les eaux. Cette plage, si large à la basse mer, et qui file à l'infini vers la Coubre, bordée par une ondulation de dunes chauves, est le lieu idéal pour imaginer — je veux dire pour sentir, de tout le corps et de toute l'âme — les plus profondes métaphores. Sur cette grève fauve où le mouvement ne cesse jamais, où tout se mêle et paraît se passer aussi aisément de la présence humaine, la sensation, la pensée et le chant pourraient venir ensemble... Lieu d'immenses délices... Nous le quittons à regret avec tant de retours, de saluts à telle vague, à tel rayon jailli du nuage, qu'il n'y a déjà plus, dans ma mémoire jalouse et inquiète, une seule image qui soit vraiment la dernière — mais toute une ruche de lumière et de vent».

Paul Vicaire, et nous rencontrons là l'un des traits de son caractère, celui d'appliquer la critique à lui-même et de se défier de sa propre émotion, a voulu parfois prendre quelque recul devant ce pouvoir d'envoûtement qu'exerce sur nous la Nature rendue à son surgissement premier, quand elle se mêle aux fibres de notre sensibilité et ne se distingue pas encore d'elles.

Dans le cahier I, à la date du 9 septembre 1941, à Meschers : «Rien n'est plus vain, à la longue, que ces rêveries inconsistantes, que cet état «poétique» trouvant en lui-même sa fin et qui n'est qu'abandon. Tout le pays — terres plates, flux et reflux de la mer, fuite des nuages — tout le vaste mouvement du monde tel qu'on le perçoit dans ses lignes les plus fuyantes et les plus vagues, ne cesse de solliciter à la fois l'âme et le corps, les entraînant insidieusement dans une somnolence délicieuse et inféconde».

Mais je lis quelques lignes plus loin :

«Et pourtant, maintenant que ma rêverie me promène à flanc de côteau, sur les bords de la Charente, et que je «sens» la présence de l'eau, de la colline feuillue, je suis pris de nouveau par un charme physique ; et l'évidence de ces «matériaux» éternels, à mes yeux, sous mes pieds — si d'un coup je me retrouvais près du fleuve — serait capable de me faire atteindre encore au sentiment de la grandeur de ce qui ne cesse point».

La famille Vicaire quitta vite Saujon où Paul était né, pour Plassay, petite commune près de Saintes. Et c'est ainsi que Paul Vicaire, tout en parcourant à pied et en

bicyclette la Saintonge les jours de congé, fit ses études secondaires au collège de Saintes. Un événement important s'y produisit pour lui lorsqu'en classe terminale il rencontra l'amour — un amour d'adolescence qui dura toute sa vie.

Les dons intellectuels et littéraires de Paul Vicaire l'orientèrent vers la préparation de l'École Normale Supérieure. Il fallut quitter Saintes pour l'Hypokhâgne et la Khâgne de Poitiers, dont Paul Vicaire allait garder un très mauvais souvenir, celui d'une existence dure, soumise à des règlements absurdes que sa sensibilité et son intelligence supportaient mal. J'imagine qu'en cette période noire la pensée de retrouver aux vacances celle avec laquelle il allait unir sa vie était pour lui un grand réconfort.

Et puis ce fut la Khâgne parisienne, transition indispensable pour qui prétendait au succès. A Lakanal tout changea : l'ombre de Giraudoux planait sur cette classe où des jeunes gens passionnés de littérature se réunissaient pour lire ensemble à haute voix des poèmes de Claudel. C'était le temps de la ferveur intellectuelle, des amitiés neuves, dont celle du philosophe Cuzin, qui sera fusillé par les Allemands.

En 1936, Paul Vicaire est reçu à l'École Normale Supérieure. Plus qu'un succès universitaire c'est l'occasion pour lui d'une rencontre qui aurait pu être décisive, celle du grand historien d'art Focillon dont il suit les leçons avec émerveillement. L'année qui suit son entrée à l'École, en juillet 1937, Paul Vicaire se marie avec celle dont j'ai déjà évoqué la silhouette légère, qui poursuivait elle-même des études supérieures de littérature et qui, grande lectrice et personne de haute culture, saura partager avec son époux ses préoccupations et ses passions. Et maintenant son destin semble se nouer tout entier : il est reçu à l'agrégation de Lettres en 1939 et songe plus que jamais à devenir un historien de l'art roman.

Mais la guerre éclate. Paul Vicaire est mobilisé, entre à Saint-Maixent avant d'être détaché au bataillon des chasseurs pyrénéens. Il est envoyé sur la frontière italienne où il remplit un moment des fonctions d'officier de liaison. Puis, lors de la débâcle, on l'expédie avec ses mulets jusqu'à Moret. Son groupe doit y être embarqué sur des camions qui ne viendront jamais. Ce sont les Allemands qui sont au rendez-vous. C'est alors que grâce à sa connaissance du pays, à son instinct, le sous-lieutenant Vicaire, guidant ses hommes par des chemins de traverse, les arrache à l'encerclement de l'ennemi et à la captivité. La retraite se poursuivra jusqu'en Dordogne où Paul Vicaire, libéré de ses obligations militaires, et décoré de la Croix de Guerre, regagne Meschers au début de l'été 40.

Dès la rentrée, sa carrière universitaire commence. Il est nommé professeur de lettres au lycée de La Rochelle, puis de Bayonne et enfin à Poitiers où on lui confie, en

1945, l'enseignement du grec en Première supérieure et puis celui du français à partir de 1950.

Qui était, à ce moment-là, Paul Vicaire ? Quelle sorte de professeur ? J'ai sur ce point la chance d'avoir disposé d'un témoignage direct. Paul Vicaire, m'a dit un de ses étudiants de la Khâgne de Poitiers, était séduisant. Grand, beau, distingué, d'une extrême courtoisie, respectant chacun de ses élèves et profondément respecté d'eux, c'était un excellent professeur. Il faisait revivre les textes de Platon, captivait son auditoire et donna à plus d'un de ceux qui eurent la chance de suivre son enseignement l'envie de faire du grec. Et puis Paul Vicaire était auréolé de sa réputation de champion que sa carrure d'athlète rendait perceptible : aux interclasses on le voyait s'entraîner sur le stade. S'il y eut un idéal grec de l'homme complet, corps et esprit à la fois, Paul Vicaire l'incarnait, et c'est sans doute l'une des raisons de son prestige. Dans la revue traditionnelle de la Khâgne dont le thème était cette année-là une immense fresque romaine, le légionnaire Vicaire tenait la vedette.

Un autre témoignage nous permet d'aller plus loin dans la personnalité de celui qui, par sa courtoisie et sa gentillesse même, semblait tenir les autres comme à distance. C'est celui d'un élève qui avait subi, au terme de l'année scolaire, un cuisant échec au concours d'entrée à l'École. A la vue de ses mauvaises notes généralisées, l'un des professeurs lui avait conseillé d'abandonner la préparation du concours, de chercher pour vivre quelque délégation rectorale locale. Ce qu'avait fait notre étudiant découragé lorsque, l'été qui suivit, il rencontra à la Bibliothèque de Saintes un autre de ses maîtres, Paul Vicaire justement, auquel il confia sans détour son désarroi, son renoncement. Après un long entretien dominé par la persuasion chaleureuse, le jugement, l'autorité de Paul Vicaire, la situation fut retournée. Confiance et courage revenus, la décision était prise de poursuivre et l'année suivante ce fut le succès de l'élève-disciple, devenu depuis dans sa discipline un spécialiste de renommée internationale. Auprès de combien d'étudiants Paul Vicaire a-t-il joué, au tournant de leur vie, ce rôle décisif d'un maître, combien de vocations, de destins finalement a-t-il suscités, orientés ? Bilan impossible à tenir, comme pour tout ce qui importe vraiment et qui appartient, dès ce monde-ci, à l'invisible.

Mais le maître lui-même, comment considérait-il cet enseignement auquel il consacrait son savoir et son talent ? Paul Vicaire était un homme modeste, sans ambition ; il pensait que tout universitaire devait d'abord enseigner dans un lycée, que c'était une tâche, un devoir. J'ai dit avec quelle compétence et quelle rigueur il l'accomplissait. Mais il éprouva aussi ce que cette relation privilégiée avec de jeunes esprits comporte

de négatif : la fatigue physique, la lassitude intellectuelle d'avoir à répéter les mêmes choses, le regret de ne pouvoir s'avancer plus loin dans une recherche sans cesse interrompue par les obligations pédagogiques. C'est la raison pour laquelle, après bien des hésitations, Paul Vicaire qui avait accepté de donner un cours de grec à la Faculté de Poitiers dès 1952, y prit un poste d'Assistant de langue et littérature grecques en octobre 1957, et décida d'entreprendre une thèse sur Platon. Pourquoi pas sur l'art roman ? A vrai dire, Paul Vicaire ne cessa de placer l'art roman au-dessus de tous les autres, il lui consacra de nombreux articles qui témoignent de sa connaissance technique de la statuaire et de l'architecture romanes et sont manifestement l'œuvre d'un spécialiste : *Notes sur l'ogive primitive de Sainte Eutrope* — *Y a-t-il un humanisme de l'art roman ?* — *Les monuments religieux du XI^e siècle en Saintonge* — *Notes sur les façades de l'Ouest*, pour n'en citer que quelques-uns. Mais Paul Vicaire s'était engagé dans une carrière d'helléniste et surtout la profonde affinité qu'on peut observer entre l'idée de l'homme qui s'est fait jour en Grèce au 5^e et au 4^e siècles et les propres conceptions de Paul Vicaire, nourries de son expérience personnelle a, je crois, décidé de sa vocation. A partir de son entrée dans l'enseignement supérieur en tout cas, sa réflexion suit une trajectoire continue dont l'aboutissement sera ses thèses. Pendant toute cette période et au fond jusqu'à sa retraite en 83, son existence, à Poitiers d'abord, à Montpellier ensuite, se déroule selon un rythme régulier : enseignement supérieur, recherche, interrompue chaque année par un voyage le plus souvent vers la Grèce ou l'Italie — quand il ira en Turquie ce sera pour y chercher les traces des églises admirables qui préfigurent, dès le 5^e et le 6^e siècles en Orient, celles de son pays. Chaque été aussi, le couple Vicaire revient à sa Charente bien-aimée où il possède, à Meschers, une petite maison encombrée de livres, entourée d'arbres et proche du grand fleuve.

Le 30 avril 1960, Paul Vicaire soutint à la Sorbonne, devant ses maîtres Flacelière et Chantraine, ses deux thèses de Doctorat d'État. L'intérêt de la grande thèse : «Platon, critique littéraire», est double. Il s'agit d'une part d'une véritable radiographie de la littérature grecque. Travail à la fois immense et subtil. Platon n'ayant consacré aucun ouvrage particulier à la littérature de son temps mais y faisant sans cesse allusion au cours de ses développements philosophiques, Paul Vicaire se trouvait dans l'obligation de répertorier ces allusions multiples, de les situer dans leur contexte, de les comprendre à partir du rôle qu'elles jouaient chaque fois à l'intérieur d'une démonstration particulière. Le bénéfice de ce relevé impressionnant est considérable. Ce qu'il met en évidence, c'est la théorie platonicienne des genres littéraires qui, en dépit de ses difficultés, aboutit à établir entre eux une hiérarchie relativement constante. C'est ainsi que la tragédie grecque que nous admirons tant et qui a eu l'influence que l'on sait dans

la constitution et dans la définition esthétique de la modernité — cette tragédie est constamment placée par Platon au dernier rang, après d'autres genres pourtant eux-mêmes sévèrement critiqués. Le travail de Paul Vicaire décelant les motivations du jugement de Platon à l'égard des auteurs dont il parle — et il parle de tous les auteurs connus à l'époque — à l'égard de chaque genre littéraire, l'explication qu'il propose des prises de position de Platon, de ses variations et de ses incertitudes, de ses contradictions, la façon dont il démêle celles-ci de manière à pouvoir proposer finalement une interprétation cohérente de l'appréciation portée par Platon sur l'ensemble de la littérature de son temps, tout cela est admirable de précision, d'érudition, d'invention, de justesse. Le regard critique que Paul Vicaire jette sur le regard critique que Platon avait jeté sur ses contemporains fait se lever une constellation de relations, d'influences, de présomptions, une richesse de points de vue, de faits et d'idées nouvelles, dont le réseau qui s'accroît sans cesse constitue ce qu'on appelle la culture et dont la découverte produit un plaisir spécifique qui s'appelle le plaisir intellectuel et qui devient le plus souvent, pour le lecteur de Vicaire, un plaisir esthétique.

Le second intérêt de ce grand travail sur Platon me touche davantage encore. Platon avait donc institué une hiérarchie des principaux genres littéraires, soigneusement dissociés et analysés, mais au-delà de cette hiérarchie, ou plutôt au-dessus d'elle planait comme une menace ou pour mieux dire une condamnation globale et terrible : la condamnation de la littérature comme incapable de conduire l'homme à la vérité et ainsi comme une puissance d'erreur, en tout cas comme une source de confusion. Et ce qui était emporté dans cette condamnation générale, c'était notamment la poésie — cette poésie que Paul Vicaire aimait tant, dont il relisait les œuvres inlassablement, celles notamment de Ronsard, de la Fontaine, de Hugo, de Baudelaire, de Nerval, de Mallarmé, de Rimbaud, d'Apollinaire, de Claudel — et Vicaire lui-même était un poète, comme le montrent maints passages de ses Cahiers, tel un admirable texte sur «Septembre» qu'il ne m'est malheureusement pas possible de lire ici. Tous ces chefs-d'œuvre, toutes ces créations admirables de l'imagination devaient-ils être livrés au feu ?

Seulement Platon lui aussi avait particulièrement aimé la poésie, qui jouait d'ailleurs en Grèce un rôle essentiel, dont nous n'avons nulle idée aujourd'hui. C'était alors une raison de vivre, une forme fondamentale et agrandie de la relation de l'homme à l'être, et non pas une sorte de luxe inoffensif, comme dans notre monde trivial et mécanisé. Lorsque Platon eut découvert ce qui lui paraissait être la vérité, à savoir la vérité philosophique, ce ne fut sans doute pas sans une lutte dramatique qu'il se détourna de ce qu'il chérissait le plus. Il lui fallait pour cela non pas condamner une réalité étrangère, ce qui est toujours facile, mais se condamner lui-même, taillader dans

sa propre chair. La première partie de la grande thèse de Vicaire s'intitule : «Platon juge de la poésie et des poètes». Elle se termine par ce chapitre : «Le cas de Platon». J'ai envie de lire : le cas de Vicaire. Car enfin si l'humanisme de Vicaire s'est nourri à la vérité grecque et principalement platonicienne, c'est à lui personnellement que cette condamnation de la littérature et de la poésie s'adressait. Et c'est la raison pour laquelle Paul Vicaire a choisi ce sujet de thèse. Le dialogue de Vicaire avec Platon me semble être à la fois deux choses : un monologue de Platon avec lui-même, un monologue de Vicaire avec lui-même. J'aime que, sous le dehors d'usages et de normes universitaires, la culture découvre quelquefois son vrai visage et son vrai sens, celui d'engager une existence, de devenir une raison de vivre.

Mais pourquoi Platon s'était-il résigné à condamner la poésie comme d'ailleurs l'art en général ? Où donc la vérité philosophique prenait-elle le droit sinon d'écarter toutes les formes littéraires — à l'exception de la dialectique qu'elle est elle-même — du moins de les rejeter dans une position subalterne ? La vérité philosophique, selon Platon, est constituée par l'univers des idées. Celles-ci n'ont pas tout à fait pour le grand penseur grec le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Il ne s'agit pas à proprement parler du concept d'une chose mais plutôt de son aspect. C'est cet aspect de la chose que nous devons inévitablement avoir à l'esprit, que ce soit pour en parler, que ce soit pour la reconnaître dans notre expérience, que ce soit pour la produire enfin, dans le cas d'une chose utile à la vie. C'est l'idée de la table qui nous permet de dire ou de penser, quand nous en apercevons une autour de nous : ceci est une table, ou plutôt qui nous permet de l'apercevoir. Car si cet aspect de la table n'éclairait pas notre regard, jamais celui-ci ne pourrait saisir quelque chose comme une table. Ainsi ne voyons-nous pas avec nos yeux de chair mais bien grâce à ces aspects qui nous font voir tout ce que nous voyons. Ainsi la réalité n'est-elle pas une réalité intelligible, c'est-à-dire connue et reconnue grâce à ses «aspects» ou à ces «idées». Ainsi encore l'artisan grec mais aussi bien celui d'aujourd'hui, lorsqu'on lui commande une table, ne peut-il comprendre ce qu'on lui demande et savoir ce qu'il a à faire que pour autant qu'il est éclairé lui aussi par cet aspect de la table qu'on appelle son idée.

Or, en produisant la table, l'artisan ne produit nullement cette idée, bien plutôt la présuppose-t-il comme ce sans quoi la fabrication de la table n'aurait pas lieu. On n'a d'ailleurs jamais produit une idée avec du bois, une hache, une scie ou un rabot. L'artisan, lorsqu'il fabrique l'objet utile, voit donc bien au-delà des murs de son atelier, il a accès, sans le savoir, à cette sphère où se déploie l'aspect des choses, au règne des Idées. Et parce que sa fabrication se règle sur ces idées, elle est donc subordonnée et seconde.

On dira que l'artisan incarne l'idée, qu'il lui donne consistance et réalité dans le bois, dans la pierre, dans le fer. Mais si la réalité véritable est l'idée, en l'occurrence l'idée de la table sans laquelle aucune table ne peut exister, alors ce que nous appelons la réalité n'est, elle aussi, qu'une réalité seconde et dérivée. Encore la table construite par l'artisan est-elle propre à l'usage et, dans sa singularité individuelle, c'est en quelque sorte une table tout entière qui est là, avec tous ses pieds et tous ses côtés.

Mais considérons maintenant la table telle qu'elle intervient dans l'art, telle qu'elle est représentée par le peintre. La table peinte par l'artiste conserve quelque rapport avec la réalité absolue de la table, elle montre encore de quelque façon son idée. Elle montre aussi une construction particulière de bois semblable à celle qu'a réalisée l'artisan. Mais elle montre tout cela dans quelque chose d'autre, dans la couleur en laquelle l'idée et le bois brouillent leur véritable aspect. C'est ainsi que l'artiste se révèle très inférieur à l'artisan, lui-même très inférieur au philosophe, le domaine de l'art étant beaucoup plus éloigné de l'être véritable que celui des choses utiles à la vie pratique. Le domaine de l'art est celui de la *mimesis*, c'est-à-dire de l'imitation ou plutôt de la contrefaçon. Car la *mimesis* de l'art ne signifie pas une simple reproduction de la réalité, mais plutôt le fait que l'artiste est beaucoup moins apte que l'artisan à accomplir cette reproduction, que la reproduction de l'art est beaucoup plus imparfaite que la reproduction que manifestent les objets de la vie pratique.

Tout l'effort de Vicaire est de marquer les limites de cette dévalorisation de l'art. Plutôt que la peinture — dont Paul Vicaire était d'ailleurs grand amateur et à laquelle il consacra plusieurs conférences, notamment sur Rembrandt et Le Tintoret — c'est sur les formes littéraires que porteront les analyses de la grande thèse, et notamment sur la poésie. C'est à propos de celle-ci que Vicaire va établir, non pas contre Platon mais avec lui, que la poésie n'est pas seulement cette reproduction mimétique de beaucoup inférieure au modèle qu'elle suppose toujours. Car un autre thème traverse le platonisme, donnant parfois à son approche de la poésie l'allure d'une contradiction. C'est le thème de l'inspiration, lequel culmine avec l'image de la chaîne aimantée qui unit la divinité au poète et, par delà, au rhapsode et au public. Cette nouvelle perspective place le poète dans une relation immédiate et privilégiée à la transcendance divine, c'est celle-ci qui agit en lui, c'est le dieu qui l'inspire, qui lui communique la force et le mouvement nécessaires à son travail. Que le travail du poète ne puisse oublier les normes de la Cité et finalement l'univers des idées qui doit régler sa création, n'empêche pas qu'en lui, au lieu où souffle l'inspiration qui le fait poète et non rhéteur, un mode d'existence unique se déploie, un trouble affectif qui exprime l'action même du dieu et dont Paul Vicaire va scruter avec passion les formes et la portée. Qu'il me suffise

ici pour indiquer le sens de sa réflexion, sans pouvoir la suivre dans les analyses où elle s'approfondit sans cesse, de citer le titre même de sa thèse secondaire : « Recherche sur les mots désignant la poésie et le poète dans l'œuvre de Platon » ; d'un grand nombre d'articles : « Platon et Dionysos, Les Grecs et l'inspiration poétique, Pressentiments, présages, prophéties chez Eschyle, place et figure de Dionysos chez Sophocle, Platon et la divination ». Partout c'est la réception pathétique en l'homme de la transcendance qui devient l'objet par excellence de la recherche. Et le beau lui-même est une Idée, peut-être même ce par quoi chaque idée est ce qu'elle est, un « aspect » susceptible de se montrer à nous et de nous toucher. Le Beau, dit Platon, est l'éclat du Vrai, la façon dont celui-ci nous éclaire, suscitant en nous le grand mouvement de l'Éros qui nous pousse et nous joint à l'absolu. L'idée de l'homme en tout cas ne peut faire l'économie de cette dimension en lui de l'émotion et du désir.

Il faudrait pouvoir parler longuement de la vision que Vicaire eut du monde grec, de son art et de sa littérature. Impossible en tout cas de passer sous silence l'un des volets de son gigantesque travail d'helléniste, ses traductions critiques du *Phédon* et du *Phèdre*, modèle à la fois de précision et d'élégance, d'érudition, de dévouement aussi à une cause dont il pensait que son devoir était de la servir en lui donnant tout son temps et toute son énergie.

Paul Vicaire pris dans ce grand rêve de beauté et vivant d'elle, occupé à ses travaux sur la peinture, l'art roman et la Grèce ancienne, s'est-il détourné de ce qu'on appelle le monde, de ces séquences d'événements et de conflits auxquels, que nous le voulions ou non, nous sommes inextricablement mêlés ? En aucune façon. Son Journal est justement celui de ces événements de tous ordres, politiques, économiques, sociaux, idéologiques, culturels. Qu'il ait tenu ce Journal, cela atteste chez Paul Vicaire l'existence d'une double croyance, celle en la valeur de la chose écrite d'abord, la croyance aussi que ce qui se passe est intéressant. Mais cet intérêt signifie-t-il que le secret de l'homme sera exhibé au terme de cette série d'événements, — ou qu'il sera perdu, et l'homme détruit ? Le regard que Paul Vicaire a posé sur la modernité n'a pas été seulement un regard critique, accentuant cette mise à distance qui lui était propre — une inquiétude, un certain effroi le traverse. Ce n'est pas seulement le regret qu'un homme attaché aux valeurs du passé peut éprouver devant une société qui ne lui convient plus tout à fait. Et certes Paul Vicaire a souffert plus que tout autre de la vulgarité d'un monde où toutes les motivations proprement intellectuelles, morales, esthétiques, où la culture tout entière est en voie de régression sinon de disparition. Chaque progrès de la laideur, du mensonge, de la sottise atteignait sa sensibilité d'écorché, lui faisant douter un peu plus de cet homme qu'il aimait tant. Il percevait avec angoisse la montée des périls, la

formation des grands blocs antagonistes, la course folle aux armements, la menace de l'anéantissement pesant sur l'humanité tout entière.

Mais la vraie raison de cette inquiétude, c'est l'image de Paul Vicaire retournant à sa chère nature chaque fois qu'il le pouvait, pour un après-midi, un week-end, allant revoir quelque édifice admiré, qui nous permet de la comprendre. Vicaire a senti que l'accord de l'homme et de la nature se défaisait, qu'il cessait d'être chacun pour l'autre sa mesure. Cet ébranlement, qui est à la fois celui de l'être et de l'homme, c'est l'hyperdéveloppement de la technique qui le provoque — technique qui s'auto-engendre sans autre fin qu'elle-même, sans tenir aucun compte de la subjectivité vivante des êtres que nous sommes, sans qu'aucun choix délibéré et conscient de soi préside jamais à l'utilisation de tel procédé, à la construction de tel appareil, de telle machine. Et cela parce que toute technique rendue possible par l'ensemble des techniques existant à un moment donné, sera assurément mise en œuvre, en produisant d'autres à sa suite, un enchaînement de dispositifs instrumentaux fonctionnant d'eux-mêmes, composant un univers matériel autonome de plus en plus étranger à l'homme, une sorte de transcendance anonyme et aveugle.

Ces forces qui se déchaînent, inhumaines et toutes puissantes, Vicaire en a perçu avec acuité la montée menaçante partout autour de lui, en lui aussi peut-être. Sans doute s'appellent-elles alors les forces du déclin, de l'affaiblissement des organismes et des individus, les puissances noires de la destruction et de la mort.

La terreur qu'éprouve l'homme devant ces forces inconnues qui prolifèrent par elles-mêmes tient à ce que, celles-ci n'étant plus accordées aux pouvoirs et aux besoins de l'individu, n'ayant plus leur mesure en lui, elles semblent prêtes à l'écraser. Peut-être l'entreprise grecque procéda-t-elle de ces grands effrois primitifs, du rapport, pensa Nietzsche, que le Grec entretenait à sa peur et à sa douleur. La représentation, qui a reçu le nom d'Apollon, la création des formes, de la beauté, l'invention des dieux, de l'Olympe, de l'harmonie, des proportions, de la mesure ne furent sans doute rien d'autre qu'une tentative de projeter hors de soi dans l'apparence délectable ces forces oppressantes et ces effrois, et ainsi de se défaire d'eux. L'art, la culture, la Grèce, la beauté, comme délivrance.

Ces formes de l'obscurité avec lesquelles l'homme a à mener l'ultime combat, celui qui fait de lui un homme, Paul Vicaire les a rencontrées lui aussi, quand, au terme de son parcours, l'horizon de sa vie s'est brusquement assombri. À un ami qui lui rendait visite la veille de sa mort, que rien ne laissait prévoir, il fit part d'une menace qui l'environnait. Ce qui lui faisait peur, c'était une forme de déchéance par laquelle il

aurait été amoindri. Son idéal d'un moi fort à la fois physiquement et intellectuellement lui rendait odieuse la perspective du déclin, de la dégénérescence. Contre la défaite, tout son passé d'athlète, d'humaniste, d'esthète, tout son art de vivre se mobilisait. Les pensées de ses derniers jours furent le contraire d'un consentement à la mort. Paul Vicaire entendait faire face aux puissances de la dislocation, lutter contre elles jusqu'à son dernier souffle, jeter dans la bataille toutes les forces que l'exercice répété, persévérant, dominé de son corps et de son esprit avaient fait se lever en lui, toutes les images de beauté et de bonheur dont il s'était acharné à modeler les formes.

Un accident absurde mit fin le lendemain à l'existence de cet homme passionnément attaché à la vie.

Nous donnons souvent au mot humanisme un sens un peu court, un peu léger, quand il porte en lui quelquefois tout l'héroïsme dont l'être humain est capable.

Paul Vicaire nous a quittés. Mais l'image de sa haute silhouette toujours un peu penchée vers ceux auxquels il s'adressait, la finesse de son sourire, sa générosité bienveillante, la pénétration de son intelligence, l'ampleur de sa culture, la violence de sa passion enfin d'être un homme et de faire fond en lui sur les pouvoirs de l'homme jusqu'au bout, viennent encore à nous pour nous éclairer et pour nous aider.

Michel HENRY

*

* *

RÉPONSE de Pierre-José ABOUT

*Inspecteur Général honoraire de l'Instruction Publique**et de l'Éducation Nationale*

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Chers Confrères de l'Académie,
Mesdames et Messieurs,
Cher Monsieur et Ami,

Vous avez su, avec des accents qui vous sont tout personnels et qui n'en sont que plus précieux, évoquer la figure de l'admirable helléniste que fut notre ami Paul Vicaire. Par delà l'homme, au demeurant si plein de rigueur et de vigueur en ses travaux, je voudrais rendre hommage au merveilleux traducteur de Platon, au traducteur du *Phèdre* qui a su avec une clarté, une légèreté, une poésie sans pareilles, nous restituer la splendeur de la pensée platonicienne. N'eût-il limité son œuvre qu'à l'étude de Platon, il eût été bon que ce fussent deux philosophes qui se souvinssent en bons témoins de la qualité de Paul Vicaire.

Il m'échoit maintenant l'incomparable honneur de saluer en vous, en cette deuxième moitié du XX^e siècle, la philosophie. N'a-t-on pas dit, sans exagération aucune, qu'un nouveau Bergson nous était donné ? Comment ne pas souscrire à une telle formule lorsque l'on a lu votre œuvre, si ample, si foisonnante et en même temps dominée par une intuition fondamentale qui la traverse, telle une sonate à variations où la richesse du développement si profus soit-il d'émouvantes beautés, laisse toujours transparaître le thème initial. Si loin que vous vous situiez par rapport à Bergson, du moins avez-vous avec lui ces points communs : souci de l'originaire, goût des premières vérités, séduction de la forme et de l'écriture, importance de la pensée.

Vous êtes né le 10 janvier 1922 à Haïphong, dans l'ancienne Indochine française. Rentré en France à l'âge de sept ans, vous habitez l'Anjou, une province enchanteresse, puis le Nord de la France où votre grand-père maternel, Émile Ratez, compositeur, était Directeur du Conservatoire de Lille. Votre mère, qui avait perdu son mari officier de marine peu de temps après votre naissance, était elle-même très douée pour les Beaux-Arts : bonne pianiste, n'a-t-elle pas joué devant Gabriel Fauré ? Fixé pour un temps à Paris, vous habitez le quartier du Luxembourg et fréquentez le Lycée Henri

IV, où vous terminez vos études en Première Supérieure. La guerre arrivée, plutôt que de vous laisser réquisitionner, vous prenez le maquis. Ainsi, engagé volontaire dans les Forces françaises de l'Intérieur, vous êtes amené à présenter l'agrégation de philosophie dès 1945 et à la passer brillamment, sans trop l'avoir préparée. La même année, vous acceptez un poste à Casablanca et par la suite vous entrez au CNRS. Votre vie est consacrée par là même à la recherche et s'il vous arrive d'alterner enseignement et recherche, toujours vous préférez cette dernière, non par une quelconque aversion pour l'art d'enseigner, mais parce que votre souci premier est de le promouvoir par une méditation préalable, ce que vous fîtes toute votre vie passée. Ainsi, cette alternance de l'enseignement et du recueillement vous fait-elle apparaître, une année ou l'autre, au Lycée d'Alger, au Lycée d'Angers, à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence.

Arrive 1963, où vous passez votre thèse sur «l'Essence de la Manifestation». D'une manière peu discrète, parce que le monde philosophique et le monde universitaire voient surgir, avec quelque stupeur, en plein ronronnement structuraliste, un vrai philosophe, fringant, non conformiste, novateur. La philosophie est pour vous une discipline du commencement radical, de l'origine ; elle est approche d'une subjectivité originaire qui est en deçà de la donation même du monde à la conscience. La philosophie ne pouvait plus être une Cour des Miracles où viendraient s'abriter toutes les connaissances éclopées, incertaines, de réputation douteuse. C'est un philosophe debout qui vient s'installer à Montpellier et choisit de rester en l'Université de cette ville, en dépit des sirènes parisiennes, celles de la Sorbonne, bien décidées à vous fléchir par leur insistance. Mais votre résistance est déterminée — et sourd aux appels des Jean Hyppolite, des Henri Gouhier, des Martial Guérout, des Jean Wahl, vos anciens maîtres, vous préférez notre cité, car une conjugaison de l'enseignement et de la recherche y est plus facile et plus agréable. Comparée aux activités fiévreuses d'une vie universitaire parisienne, la vie montpelliéraine vous apparaît, en effet, comme un havre de silence et de paix, propice à la méditation philosophique et à l'écriture littéraire.

Votre double vocation de philosophe et d'écrivain n'a pas entamé l'unicité de votre personnalité profonde. Très jeune, vous aviez le goût du sport, de la promenade en vélo ; le sens de la nature et l'amour des charmes naturels vous étaient donnés en partage. Mais, en même temps, vous avez rencontré la réalité intellectuelle au lycée et singulièrement au Lycée Henri IV, en classe de philosophie, où votre professeur, Monsieur Bertrand, dispensait un enseignement très abstrait et difficile parce que rigoureux, auquel peu d'esprits étaient capables de s'intéresser. Mais vous avez écouté, et entendu, et c'est ainsi que ce professeur de qualité a suscité une vocation de philosophe. La saveur et le tact des idées vous furent donnés ; le monde des idées vous est

apparu comme une sorte de grande forêt mystérieuse, dans laquelle vous pourriez suivre des sentes imprévues, comme en toute forêt. En même temps vous éprouviez le sentiment que vous alliez déchiffrer peu à peu une vérité, un savoir sur vous-même et sur l'homme : la philosophie vous est apparue comme le chemin privilégié pour comprendre le sens de votre propre destinée, si bien que le style même de votre existence se découvrait. Cependant vous aviez beaucoup aimé la littérature, presque tout autant que l'analyse philosophique ; heureusement pour vos contemporains, nulle antinomie n'habitait cette double visée. D'emblée vous avez deviné l'accord secret de ces deux appels : la nuance réside dans le fait que la philosophie procède par analyse conceptuelle, tandis que la littérature cherche la même vérité, mais par le biais de l'imagination. C'est donc le mode d'accès à la vérité qui diffère, mais il s'agit cependant d'une seule et unique vérité vers laquelle vous avez été tendu toute votre vie et que vous continuez à chercher.

Il n'est donc pas étonnant que votre œuvre philosophique et que vos romans offrent à l'esprit émerveillé qui les découvre et qui les scrute une remarquable continuité. En un peu plus de vingt ans, vous avez publié :

- *L'Essence de la Manifestation* en 1963
- *Philosophie et Phénoménologie du Corps* en 1965
- *Marx*, tome I, *Une philosophie de la réalité* ; tome II, *Une Philosophie de l'économie*, le tout en 1976
- *Généalogie de la Psychanalyse* en 1985
- *La Barbarie*, ouvrage sous presse.

En ce qui concerne votre production littéraire, vous fîtes paraître :

- En 1954, *Le Jeune Officier*
- En 1976, *l'Amour les yeux fermés*, Prix Renaudot
- et en 1961, *le Fils du Roi*.

Je m'arrêterai tout d'abord à la première et sans doute la plus importante de toutes vos œuvres, parce qu'elle recèle une intuition fondamentale qui donne signification à toutes les publications ultérieures, y compris votre production romanesque. *L'Essence de la Manifestation*, bien que s'inscrivant dans la grande tradition phénoménologique ouverte par Husserl, inaugure un nouveau style pour la conscience philosophante et commence par une critique serrée et décapante à l'extrême de toute la tradition philosophique depuis sa naissance en Grèce jusqu'aux plus vénérées constructions spéculatives des temps modernes. C'est ainsi que procèdent tous les vrais philosophes, de Platon

à Aristote, de Plotin au Pseudo-Denys l'Aréopagite, de Saint Thomas d'Aquin à Suarez, de Descartes à Leibniz et Spinoza, de Kant à Hegel, de Bergson à Michel Henry. Toujours le Philosophe recommence et dans ce re-commencement, il dévoile une origine, celle même de l'être ; ou bien il invente un sentier qui mène à l'absolu de l'être, sentier ignoré de ses prédécesseurs. Vous avez fait vôtre ce propos de Husserl qui ouvre les Méditations cartésiennes : «Quiconque veut vraiment devenir philosophe devra «une fois dans sa vie» se replier sur soi-même et, au dedans de soi, tenter de renverser toutes les sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire. La philosophie — la sagesse — est en quelque sorte une affaire personnelle du philosophe. Elle doit se constituer en tant que *sienne*, être *sa* sagesse, *son* savoir qui, bien qu'il tende vers l'universel, soit acquis par lui et qu'il doit pouvoir justifier dès l'origine et à chacune de ses étapes, en s'appuyant sur ses intuitions absolues». Valéry disait que le philosophe feint d'ignorer ce que tout le monde sait fort bien. C'est, en effet, dans cette feinte, dans cette ignorance savante autant que délibérée, qu'il ouvre un espace qui conduit à l'être ou découvre un secret qui est celui-là même de l'être, en deçà de toutes les évidences admises par tous et qui sont autant de lieux communs qui occultent l'énigme furtive de l'origine.

Ce que la tradition occidentale a oublié, dans son souci de fondation d'une connaissance objective, ce n'est pas la conscience ou la pensée, mais ce domaine inspatialisable et impossible à exhiber sur le mode de l'objet et que vous appelez la *vie*. Vous ne contestez pas tant le plan de la pensée de la tradition, pour vous extrêmement important, possédant sa rigueur, sa vertu, ses résultats, que l'occultation ou l'oubli d'une dimension plus essentielle qui la supporte que vous appelez la subjectivité absolue et la *vie*. Votre travail principal a été la mise à jour de cette intuition, la reconnaissance de cette sphère d'existence qui est vraiment la nôtre et qui s'appelle non pas la pensée au sens d'une pensée d'objet, mais qui s'appelle le corps, l'affectivité. Bref, à ce point originel, il n'y a pas encore de détour ou de retour sur le monde et sur l'objet, mais nous coïncidons avec quelque chose et c'est dans cette coïncidence que nous sommes et que notre être s'édifie d'abord comme un être essentiellement *affectif*, et comme une *vie*, parce que la *vie* c'est ce qui s'éprouve soi-même immédiatement sans distance et qui n'a pas le pouvoir de prendre du recul à l'égard de soi : alors que ce à l'égard de quoi nous prenons du recul est toujours chose, est toujours objectivité et nous fait oublier cette présence primordiale à nous-même que constitue la *vie* du sentiment et d'une corporéité inescamotables. Votre découverte est celle d'une subjectivité originaire et de la *vie* absolue de cette subjectivité dans la double tonalité de la souffrance et de la joie. La subjectivité est l'essence propre de l'homme et comme telle,

sa vérité. Ignorer la subjectivité qui habite l'homme et définit son humanité, c'est aussi se méprendre sur l'essence même de la philosophie qui est la recherche de l'être et de sa signification. La vie de la subjectivité absolue est la réalité absolue de la vie : elle est un se sentir soi-même et un s'éprouver soi-même. Dans le sentiment, l'être surgit et se révèle en lui-même, se rassemble avec soi et s'éprouve, dans la souffrance et la jouissance de soi, dans la profusion de son être intérieur et vivant. C'est que le monde n'est connu qu'en tant que le sujet l'éprouve ; il ne nous est pas donné, pour ensuite et éventuellement nous toucher et nous émouvoir ou nous laisser dans l'indifférence : il ne peut précisément nous être donné que *comme ce qui nous touche et nous émeut*. Le sujet est ce qui se sent et s'éprouve soi-même de façon à pouvoir sentir et éprouver quoi que ce soit. En vous lisant, je songeais à ce mot de Goethe : « Si je ne portais le monde en moi, je serais aveugle, même les yeux ouverts ». On comprend alors la très grande importance que vous avez donnée à des phénomènes comme le sentir, l'affectivité, le corps, parce qu'en eux les sens de la vie se réalisent de façon directe, indépendamment et avant toute connaissance objective.

*

* *

Après avoir critiqué la métaphysique de la représentation, comme la pensée objectiviste ou scientifique qui implique une mise à distance du monde, ou du monde sans l'homme — un objet sans sujet —, après avoir trouvé dans le sentiment le fondement de la subjectivité absolue, il peut paraître insolite que vous ayez choisi de consacrer à Marx près de dix années de lecture et un millier de pages. N'a-t-on pas affaire au premier abord à un penseur qui se veut primordialement objectif, scientifique et qui serait le contre-pôle d'une philosophie de la vie ? Votre réponse est simple et sans équivoque : il convient de rencontrer la pensée propre de Marx et ce projet n'est réalisable que par la mise hors jeu du *marxisme* ; celui-ci s'est développé dans l'ignorance des textes fondamentaux que sont « la Critique de l'État hégélien », « les Manuscrits de 1844 », « l'Idéologie allemande », lesquels n'ont été connus qu'entre 1927 et 1933, bien après le développement du marxisme : c'est dire que le marxisme s'est constitué en doctrine, en doctrine officielle alors que les textes de Marx étaient inconnus — ce qui est pour le moins extraordinaire. Que nous révèlent ces textes ? Le refus de la dialectique hégélienne et du matérialisme intuitif de Feuerbach, mais aussi une critique radicale de l'horizon philosophique traditionnel dominé par les concepts de conscience et d'objectivité. Avec le refus de l'objectivation, émerge le concept nouveau d'une subjectivité abîmée dans l'épreuve muette de son besoin et de son effort et coïncidant avec

eux. Ce que Marx appelle *praxis*, ce n'est rien d'autre que la subjectivité corporelle, et cette subjectivité corporelle souffrante dans le travail, doit modifier ses conditions d'exercice pour modifier sa souffrance. Cette subjectivité concrète, individuelle, saisie dans son opposition à la théorie, à toute pensée, Marx l'appelle en 1845, *praxis* ; dans les «Grundrisse», subjectivité organique ; dans le «Capital», «travail subjectif», «travail vivant», «force de travail». La relation primitive de l'homme à l'univers est pensée sur le plan de la subjectivité corporelle. Le travail en tant que subjectivité vivante, auquel le besoin est sous-jacent, n'est rien en soi d'*économique*. Le travail, dit Marx, n'a pas de valeur. L'économie n'est donc pas une catégorie de la réalité. Elle s'élabore dans une double abstraction qui pose, au-delà du travail vivant, le *travail abstrait*, au-delà du produit sa *valeur d'échange*. L'économie tout entière apparaît ainsi comme un énorme système d'équivalents idéaux que l'on fait *correspondre* à la vie pour tenter de la mesurer. Toute l'analyse de Marx se ramasse, selon vous, dans l'unique dessein d'établir que valeur, plus-value, profit, intérêt, bref, que tous les schèmes ou toutes les catégories de l'économie proviennent du travail vivant et de lui exclusivement.

Au fond, vous avez voulu relire profondément Karl Marx au moyen des principes d'intelligibilité que vous aviez déjà élaborés dans «l'Essence de la Manifestation» et dans «Philosophie et Phénoménologie du Corps». Ce faisant, vous élucidez remarquablement Marx, dans un retour aux textes qui constitue une interprétation grandiose et cohérente : il n'est pas surprenant qu'elle ait provoqué des discussions multiples, d'abord parce qu'elle donnait une leçon d'honnêteté intellectuelle, ensuite parce qu'elle battait en brèche les idéologies officielles objectivistes ou structuralistes, qui ont cessé depuis d'être dominantes. Mais comment les scoliastes d'une pseudo-orthodoxie marxiste d'essence politique pardonneraient-ils au philosophe que vous êtes de les empêcher de tourner en rond, cependant que vous cassez leurs assiettes de fausse porcelaine ?

*

* *

En 1985, vous avez publié une vaste étude philosophique et historique, intitulée «Généalogie de la Psychanalyse». Votre thèse fondamentale d'une subjectivité immanente qui est d'abord pour sentir, sert de fil d'Ariane à une sorte de pré-histoire de la psychanalyse et à l'explication de cette dernière en termes de cohérence phénoméno-

logique et philosophique. Vous menez conjointement la critique de la notion d'inconscient avec celle de la notion de conscience. Celle-ci remonte à René Descartes et vous découvrez, non sans surprise pour votre lecteur, un Descartes irrévélé. Le théoricien de la physique mathématique, telle que l'avait conçue Galilée, ancre, on le sait, toute certitude dans celle du *cogito*, qui résiste au doute le plus absolu que l'on ait jamais conçu. Une lecture assurément neuve de Descartes, telle que vous la pratiquez, nous révèle un philosophe ambigu, en présence d'un «je pense» aux dimensions insoupçonnées : celui-ci est un moment extrêmement étonnant, où Descartes découvre cette dimension d'intériorité radicale et close dans une contemplation muette, constituée uniquement par ce que j'éprouve. «Ce pur sentiment de soi-même, ce n'est pas du tout la pensée, au sens que nous donnons usuellement au terme. C'est bien la vie, l'affectivité — ce que Descartes appelle l'âme». Qu'on relise les grands textes sur le doute : dans le rêve, le doute peut tout mettre hors jeu, sauf la pure épreuve de la peur que j'y ressens. Si je rêve et si j'éprouve une frayeur dans mon rêve, ma frayeur est vraie, bien que toute réalité soit réduite alors au rêve (*Traité des Passions*, Art. 26). Et même dans la vision, si fausse soit-elle, il subsiste uniquement le fait qu'elle se sent elle-même voir (*sentimus nos videre*). Il y a là, pour vous, une première définition véritablement philosophique de l'être humain par une sorte de subjectivité immanente et radicale, et non par une subjectivité objectivante et connaissante. Mais Descartes, dans votre démonstration, ne s'arrête pas à cette dimension de subjectivité absolue, il la referme et l'abandonne, parce que son projet est de constituer une connaissance objective et scientifique, projet qui sera repris et approfondi par Kant pour aboutir à une effective «métaphysique de la représentation».

Schopenhauer, Kierkegaard, Nietzsche, marquent des étapes décisives dans la critique de la philosophie de la représentation et mettent en relief la valeur d'importance de la vie subjective, de l'affectivité, de l'instinct, des pulsions qui ne s'exhibent pas dans la lumière des phénomènes intelligibles, mais vivent dans le secret d'une subjectivité porteuse de vie. Vous tenez là le fil conducteur qui mène à Freud et à son invention ambiguë de la notion d'inconscient. Parce que non philosophe, et parce qu'héritier de la science objectiviste de son temps, il fut contraint d'interpréter, à l'aide de schémas mécanistes, tout ce qu'il avait découvert dans l'affectivité vivante, nombreuse et diluviale de toute individualité humaine. S'il faut récuser l'inconscient freudien, imaginé comme un sac contenant toutes les représentations inconscientes en réserve, il faut reconnaître en la psychanalyse et derrière ses constructions spéculatives, la figure même de la vie, de ses frémissements, de ses manifestations. Ainsi, vous avez retracé l'histoire, depuis Descartes jusqu'à Freud, de la reconnaissance et de la méconnaissance souvent conjointes de la signification d'existence de l'être-vivant.

*

* *

Cette vie que le philosophe met au centre de son souci analytique et conceptuel, se retrouve au centre de votre œuvre de romancier. N'êtes-vous pas vous-même, bien en deçà du professeur, suffisamment célèbre pour aller enseigner à Harvard, Oxford, Osaka, Kyoto, en deçà du philosophe, traduit en anglais, en portugais et en japonais, un être qui échappe à toute abstraction, tel qu'en vous-même vivant, vibrant, tendu vers le monde, passionné par le concret, par l'art, par l'intensité religieuse du mystique, par les êtres vifs, ondoyants et divers ? Vous avez le goût du beau, sans pour autant sacrifier à l'esthétisme. Lorsque vous recevez un visiteur en votre appartement de la rue Jacques-Cœur, ce qui le frappe est une vision de l'ordre, du calme et de la beauté, à laquelle votre charmante épouse, elle aussi professeur à l'Université Paul-Valéry, n'est point étrangère : on devine à travers son enjouement et la noble simplicité de son accueil, la spécialiste de Proust, qui a su en renouveler la lecture, en en dévoilant des profondeurs cachées.

Nul paradoxe à ce que votre œuvre romanesque soit si attachante et fascine le lecteur : écriture somptueuse, art de la construction, description d'une lucidité et d'une précision extrêmes des âmes et des lieux, passion pour une intériorité non pas oiseuse mais signifiante, tels me paraissant être les traits principaux de vos récits. Votre premier roman, «le Jeune Officier», s'il n'atteint pas à la grandeur dépouillée de «l'Amour les yeux fermés», est déjà l'analyse amusée d'un personnage aux aventures kafkaïennes. Un jeune officier de la marine de guerre embarque pour la première fois ; le Commandant le charge de débarrasser le navire des rats qui l'infestent. Après s'être interrogé avec anxiété, puis avec ironie sur la signification de cette tâche, le jeune officier décide de s'y consacrer entièrement. La manière dont vous typez le héros, ses méditations lentes ou alambiquées, les situations qu'il affronte avec des camarades sur lesquels il ne peut compter puisqu'ils considèrent l'entreprise comme vouée à l'échec, sont autant de variations insolites et drôles où l'humour simple, puis l'humour au deuxième ou au troisième degré séduisent un lecteur réjoui et inquiet tout ensemble ; en effet le livre fourmille de symboles facétieux ou graves qui renvoient au Bien et au Mal majuscules. Car si le plan de dératisation réussit, les rats sont destinés à revenir.

Plus de vingt ans après ce conte philosophique plein de gaîté, vous publiez en 1976, «l'Amour les yeux fermés», un roman qui provoque auprès des critiques une divine surprise et fut récompensé par un grand prix. Il est des romans qui bouleversent

et qui donnent à penser ; il est des romans superbes et merveilleusement écrits ; il est des romans auxquels on ne songe qu'avec éblouissement et nostalgie : «l'Amour les yeux fermés» est de ceux-là. L'histoire est allégorique : mais — ô étrangeté — quels secrets éclatants elle recèle tel un mystère en pleine lumière ! L'action se situe dans la ville d'Aliahova qu'il ne faut point trop situer dans le temps, ni dans l'espace. Aliahova, la mythique, ce n'est ni Venise, ni Rome, ni Byzance, ni Alexandrie, mais une sorte de synthèse parfaite où se fondent toutes ces capitales prestigieuses. La juste silhouette d'un campanile, comme celui de St Marc, voisine avec un dôme semblable à celui de St Pierre, des palais et des jardins comme ceux des villes blanches de l'Asie mineure, étendent leurs façades et leurs palmes au bord d'une mer aussi bleue que la Méditerranée. Les hommes, les femmes, les jeunes gens et les enfants qui vivent là, sont apparemment heureux sous les costumes orientaux que l'on devine. Ils sont les héritiers d'un grand passé, mais qu'ils n'auraient pas su construire, faute de courage et de volonté ; et leurs mains débiles n'ont même pas la force de lutter pour le maintenir. Aliahova ou la fin d'une civilisation, tel est le thème. Dans cet effondrement d'un empire est impliqué le destin d'un couple et le narrateur, jeune professeur associé, mêlé dangereusement aux événements garde intactes et libres ses facultés d'observations et d'analyse, tout en partageant le sort de la Cité. Sahli, ce narrateur est plein de vie. Déborah, la jeune femme qu'il aime, est vivante, elle aussi, et l'examen des causes profondes et des circonstances qui entraîneront la chute d'Aliahova se trouve ainsi transfiguré par des consciences originales et dramatisé jusqu'à un certain paroxysme. C'est une sombre philosophie de l'histoire qui est sous-jacente à cette tragédie. La ville et l'Université d'Aliahova, ce sont une sorte de Paris et une sorte de Sorbonne, où Mai 1968, au lieu de rester dans le grotesque et la billevesée, aurait débouché sur le massacre et la révolution. On voit que les procédés utilisés par les étudiants contestataires ont été observés de près, ainsi que leur tactique, noyautage des groupes et terreur ; si l'action va beaucoup plus loin que celle des petits révolutionnaires du Quartier latin, elle est bien de la même nature.

Ce qu'il y a de frappant dans cette œuvre accomplie est le contraste entre le thème architectural grandiose et à la fin menaçant qui reflète la collectivité, et une exaltation des individualités, celles des deux héros, celle du Grand Chancelier, celle de ce couple ami. Ici, se retrouve l'opposition qui parcourt toute votre œuvre philosophique aussi bien que romanesque, une hétérogénéité irréductible de l'être comme présence à soi immédiate et affective (l'intimité, le *vivre* même de la vie) et de l'être comme présence extérieure au soi (l'être qui apparaît). C'est que la vérité pour vous, est «la révélation de la réalité intérieure qui prend, au creux des êtres, une forme affective et absolu-

ment personnelle». C'est cette vérité que vous avez voulu faire apparaître dans votre roman. Son titre même «l'Amour les yeux fermés» est révélateur. Lorsque tout s'effondre, lorsqu'une civilisation s'écroule sur elle-même, il reste les personnes et leur amour, plus forts que toute destruction.

*

* *

On raconte que Platon, après une longue dissertation d'Antisthène, qui l'avait fort ennuyé, lui dit en sortant : «Vous ignorez que c'est l'auditeur et non l'orateur qui doit régler la mesure du Discours». Je crains que le mien, dicté autant par l'admiration que par l'amitié, n'ait été fort long. Aussi me pardonneriez-vous d'abréger ma réponse d'une manière abrupte : votre dernier roman «le Fils du roi» et votre essai, sous presse, sur la Barbarie méritaient un meilleur sort. Mais peut-être est-il souhaitable de laisser sur une certaine faim cet auditoire avisé, composé d'intelligences avides et distinguées. Par sa seule présence, ne constitue-t-il pas le plus bel hommage que l'on pouvait vous rendre et le plus précieux témoignage de l'attention que l'on doit vous porter ?

Pierre-José ABOUT

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Nous devons souligner l'hommage magnifique qui a été rendu à la personnalité particulièrement attachante du très regretté Paul Vicaire, remarquable helléniste poursuivant à travers l'étude de Platon, la détermination des modes de création intellectuelle de l'Athènes des lendemains agités du temps de Périclès. Nous nous souvenons, par ailleurs, de cette assemblée du 2 mai 1983 où un autre grand disparu, enlevé peu après lui à notre admiration, François DAUMAS nous décrivait la superbe leçon de cet ami de la sagesse, sans omettre de nous rappeler le «rôle vigilant» d'une épouse dévouée.

M. l'Inspecteur Général de l'Instruction Publique, Pierre-José ABOUT, qui a abandonné à son parent Edmond le soin de l'étude de la Grèce moderne, a longuement médité, lui aussi, les textes de Platon et s'est attaché, à l'aide de Plotin, à connaître la tradition néo-platonicienne du principe suprême de toutes choses ; il s'est intéressé en particulier au mouvement mystique rhénan du Moyen Âge et à St François de Sales. Mais sa poursuite de l'étude de l'histoire de la pensée examinant Pierre de Fermat et Blaise Pascal l'a également conduit vers Descartes, Kant et les écrivains contemporains. Connaissant à merveille les origines politiques de la démarche philosophique du fondateur de l'École des Jardins d'Academos, il devait comprendre celui qu'on a pu qualifier de «nouveau Bergson», passionné par la compréhension et la critique d'idées de notre temps qui ont engendré de puissants systèmes de gouvernement. Cette orientation de Michel Henry nous est peut-être expliquée par le sujet de l'un de ses romans, précisément celui qui a obtenu, en 1976, le Prix Renaudot : «L'amour les yeux fermés». La ville imaginaire d'Aliahova, après avoir rassemblé les splendeurs de Byzance, de Venise et de Rome, a renié les valeurs qui constituaient sa force et son équilibre ; malgré l'atmosphère effroyable qui accompagne la progressive destruction de la cité, le narrateur Sahli et la femme qu'il aime, Deborah, parviennent à se sauver ; ces témoins de la fin d'une civilisation pouvaient-ils agir et aimer en même temps, autrement que «les yeux fermés» ? Cette fiction, narrée dans un style d'une admirable et rare pureté, n'a pas cessé de me hanter lorsque j'ai lu les deux volumes de l'ouvrage sur Karl Marx, sans doute l'œuvre la plus originale et la plus courageuse de notre nouveau confrère. Retenons essentiellement qu'il s'inscrit contre la thèse qui prétend soumettre le travailleur à l'idéologie d'une époque ou d'une classe sociale qui lui serait inculquée. Pour Michel Henry, au contraire, il faut considérer des écrits négligés ou inédits jusqu'à une date relativement récente ; selon cette recherche, Marx pense que

ce sont les individus qui «produisent leur pensée conformément au mode» de réalisation de leur existence pratique. «Ce n'est pas parce qu'un individu appartient à la classe paysanne qu'il laboure, sème, récolte, soigne les bêtes... Mais (c'est) justement parce qu'il fait tout cela qu'il appartient à cette classe». «De même ce n'est pas non plus parce qu'il appartient à cette classe et participe à son idéologie qu'il pense ce qu'il pense, mais seulement parce qu'il fait ce qu'il fait». En d'autres termes, «c'est l'activité de chaque individu qui détermine sa pensée, celle-ci sujet de sa vie même sans la médiation d'aucune structure idéologique objective». L'homme n'est donc pas le «réceptacle» ou le «récepteur» d'idées préfabriquées imposées par une architecture de concepts qui le soumet ; place est faite à l'importance du travail vivant.

Ce rôle essentiel de l'individu avait certainement été inspiré par les effroyables conditions matérielles de la vie ouvrière au XIX^e siècle. Mais à cette réalité venaient s'opposer les rigueurs mathématiques d'un système économique abstrait éloigné des préoccupations morales. De là, une série de heurts et de contradictions, tels que l'incidence des progrès technologiques, et la substitution au produit naturel du travail réel du prix du besoin d'achat de denrées nécessaires à l'existence. Ainsi Michel Henry se trouve amené à affirmer que «le marxisme s'est constitué et défini en l'absence de toute référence à la pensée philosophique de Marx et dans l'ignorance complète de celle-ci». L'ancien Président de Chambre Sociale que je suis se trouve manifestement amené ici à considérer la nécessité d'une législation du travail ; je pense devoir ajouter que les lois les meilleures ne peuvent apporter en la matière aucune solution décisive, si elles ne s'accompagnent pas d'une compréhension réciproque de nature à guérir ou au moins à atténuer les rigueurs de la misère.

En effet, nous savons bien qu'au-delà du problème des conditions et de la rémunération du travail, existe celui de la faim, notamment en Afrique, en Asie et en Amérique latine.

Je ne me serais pas permis de faire allusion à l'extraordinaire vitalité de l'enseignement jeté par le Poverello d'Assise, si le livre très récent de Dominique Lapierre «La Cité de la Joie», qui exalte le rôle de Paul Lambert, œuvrant dans les bidonvilles de l'Inde, aux côtés de la Mère Térésa, n'avait pas connu un extraordinaire retentissement ; ainsi a été établie une actualité nécessaire qui rejoint les recherches savantes de Michel Henry, disposées avec un sens musical de l'harmonie qui évoque Gabriel Fauré.

Je vous prie, M. Michel Henry, de venir désormais siéger avec vos confrères de l'Académie.

La séance solennelle publique est levée.

Marcel NUSSY-SAINT-SAËNS